

Les LOISIRS

AUTO
TWINGO REVIENT
REFAITE À 100 %
Lire en page 38



B AROOQUE B IGARRÉ

Depuis 2005, et dans une volonté de développer un projet culturel régional, le festival B-Days se consacre à la musique baroque, en l'ouvrant à de vastes styles et ambiances.
Lire en page 35

Corps de bataille

CINÉMA Sundance lève le tabou sur le viol des femmes soldats dans l'armée américaine.

Le pourcentage est éloquent : on estime en effet que près d'une femme soldat sur trois est victime d'agression sexuelle pendant son service dans l'armée américaine, un secret bien gardé par les militaires depuis des décennies mais dévoilé par un documentaire présenté au festival de Sundance, *The Invisible War*, en compétition au festival du Cinéma indépendant, qui se tient jusqu'à dimanche en Utah. Son réalisateur, l'Américain Kirby Dick, est un habitué du festival, où son film *Twist of Faith*, sur la pédophilie dans l'Église catholique, avait été présenté en 2005, avant d'être nommé à l'Oscar du meilleur documentaire. Aucun film n'avait jamais été réalisé sur les violences sexuelles envers les femmes soldats dans leurs propres rangs. «Les militaires ont toujours maintenu le secret sur le sujet», explique-t-il. «Ils connaissaient l'ampleur du problème, mais ils n'ont rien fait pour le résoudre ou pour informer le public, ce qui était de leur res-

ponsabilité.» Le documentaire, construit autour des témoignages poignants de femmes – et d'un homme – victimes de viols, montre que le traumatisme ne vient pas seulement de l'agression, mais aussi de l'indifférence, voire de l'hostilité de l'armée lorsque les victimes réclament justice.

➤ Désillusion des victimes

«On peut comparer cela à une forme d'inceste, car l'armée inculque à ses soldats l'idée qu'ils sont comme des frères et sœurs», observe Kirby Dick, reprenant un argumentaire développé dans le film par une psychologue. «Et quand vous êtes violée par votre "frère", l'effet est dévastateur.» Outre un manque total de prévention sur les abus sexuels dans l'armée, le problème majeur reste l'absence de poursuites, dont l'opportunité est entre les mains des supérieurs de la victime et de son bourreau.

Dans 25 % des cas d'abus sexuels, le gradé, qui a le dernier mot sur l'ouverture d'une enquête, n'est autre que le violeur lui-même. «C'est évidemment la chose la plus problématique. Il y a clairement un conflit d'intérêts et c'est ce qui a permis d'enterrer le problème», note le réalisateur. Et le cauchemar des victimes ne s'arrête pas là. Après avoir porté plainte, elles sont souvent mises de côté et voient leur carrière stoppée net quand elles ne sont pas elles-mêmes poursuivies, comme cette femme dont la plainte pour viol a été classée, mais qui a été condamnée pour adultère.

La désillusion des victimes est d'autant plus douloureuse qu'elles avaient souvent choisi l'armée par vocation et s'en faisaient une très haute idée. «Il y a un vrai idéal» dans cet engagement, remarque Kirby Dick, qui se défend d'avoir voulu faire un film contre l'armée. «De

très nombreuses femmes nous ont dit que lorsqu'elles étaient dans des unités avec des supérieurs de qualité, intraitables sur les agressions, il n'y avait aucun problème. C'était même mieux que dans la vie civile.»

«Je sais que de nombreux militaires sont horrifiés par tout ça. Mais comme il n'y a pas de moyens efficaces pour enquêter sur ces crimes et engager des poursuites, le problème ne fait qu'empirer.» Selon lui, c'est sur le terrain judiciaire que les changements doivent être opérés, en retirant aux militaires l'instruction sur les affaires de viols, pour les confier à la justice civile. Réunies en association, plusieurs victimes écument d'ailleurs les bureaux parlementaires au Congrès des États-Unis pour obtenir une loi sur le sujet.



The Invisible War, de Kirby Dick.

Joyeuse dépression!



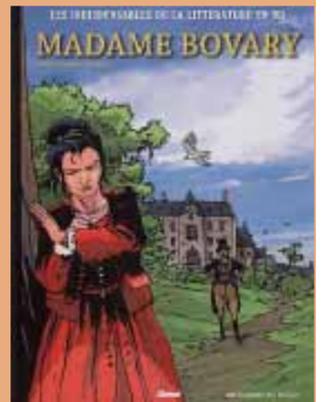
Troisième roman en près de vingt ans pour Gilles Paris. Dans *Au pays des kangourous*, Simon, garçon de 9 ans, raconte la dépression de son père. Un texte joliment déjanté pour une réflexion emballante sur la maladie.
Lire en page 34

Oscars : et les nominés sont...



Le film français *The Artist* a récolté hier à Los Angeles une moisson historique de 10 nominations aux Oscars, représenté notamment dans les catégories reines de meilleur film et meilleur acteur, seulement devancé par *Hugo*, de Martin Scorsese, nommé 11 fois.
Lire en page 36

Ode aux petits riens



Chaque mercredi, retrouvez dans *Le Quotidien* la présentation d'une œuvre de la collection «Les indispensables de la littérature en BD». Aujourd'hui, penchons-nous sur l'aventure extraordinaire d'une femme ordinaire...
Lire en page 40

«Une maladie qui s'attrape»

Troisième roman en vingt ans pour Gilles Paris. Dans *Au pays des kangourous*, Simon, jeune garçon de 9 ans, raconte la dépression de son père. Un texte joliment déjanté pour une réflexion emballante. Rencontre.

L'auteur distille dans ce livre des pincées d'innocence enfantine, de cruauté adulte et de songes éveillés. Une atmosphère délicieusement déjantée, aux faux airs de famille Malaussène, pour un roman aux accents surréalistes et poétiques.

De notre correspondant à Paris
Serge Bressan

Le sourire est aussi discret que modeste. Et Gilles Paris, de confier: «L'écriture, c'est un plaisir fou mais j'ai besoin de temps pour réfléchir.» Du temps, il en prend: à 53 ans, il publie *Au pays des kangourous*, son troisième roman en... vingt ans. «Je ne suis pas frustré», ajoute Paris qui avait glissé deux jolis succès auparavant: *Papa et maman sont morts* (1991) et *Autobiographie d'une courgette* (2002).

En cette rentrée littéraire de janvier, il revient donc avec un texte joliment déjanté, pour une belle histoire entre un père et son fils et aussi une réflexion sur la dépression. Une maladie racontée par un gamin d'une dizaine d'années, c'est furieusement emballant sous la plume de Gilles Paris. Rencontre avec un auteur qui manie allègrement l'humour, la poésie et le surréalisme.

Une fois encore, votre narrateur est un enfant. Ça ressemble à une technique, un procédé. N'est-ce pas un peu facile?

Gilles Paris: Je pratique l'écriture avec les yeux d'un enfant, et non pas l'écriture d'enfant. J'ai commencé à écrire à douze ans, et c'était déjà la voix d'un enfant de neuf ans pour *Papa et maman sont morts*, mon premier roman paru il y

a vingt ans. Pour mon écriture, on ne peut pas m'accuser d'opportunisme!

Justement, l'écriture avec les yeux d'un enfant, est-ce que ça demande encore plus de travail? Ou, au contraire, est-ce que cela vous vient, naturellement?

J'ai surtout voulu un roman d'aujourd'hui. C'est une des raisons pour laquelle, dans la bande son d'*Au pays des kangourous*, il y a les Black Eyed Peas. J'ai vu un de leurs concerts. Dans le public, il y avait des enfants d'à peine dix ans et ils connaissaient toutes les chansons! En fait, je ne sais pas écrire comme un adulte. J'ai 53 ans, j'ai essayé de le faire mais je n'y arrive pas. Et puis, surtout, on peut tout dire avec la voix d'un enfant...

Comme évoquer la dépression du père. "Ce matin, j'ai trouvé papa dans le lave-vaisselle", c'est la première phrase de votre nouveau roman...

Je pensais partir sur la dépression d'un enfant. Et puis, j'ai souhaité montrer que la dépression, c'est une maladie. Pas seulement un état. On

ne la soigne pas comme une grippe, c'est bien plus compliqué: il faut aller chercher au fond des gens. Et

quelqu'un d'heureux peut avoir aussi une dépression. Je voulais vraiment qu'on sourit à la lecture du livre. Personnellement, j'ai fait trois dépressions, j'ai mis dix années à écrire *Au pays des kangourous* et comme j'ai la chance de savoir écrire comme un enfant, j'ai ra-

conté la dépression du père vue par son fils.

Au fil des pages, et même si le ton est léger avec Simon, le ga-

min, il y a aussi et surtout une réflexion sur la dépression.

Sur le sujet, il n'y a pas tellement de témoignages. Mais la dépression, c'est comme un tremplin: il faut savoir l'utiliser. Elle peut aider à mieux savoir qui on est. Ainsi, personnellement, je fais attention à moi, je fais tout pour ne pas en avoir une quatrième... et puis, quand vous faites une dépression, vous n'en parlez jamais avec les gens qui vous entourent. Souvent, ils ne savent pas ce qu'il faut faire.

Pourquoi avoir choisi ce thème? Ce n'est pas seulement pour nous dire que c'est une maladie.

Je n'ai pas écrit pour exorciser ce qui m'est arrivé. La dépression, dans

la grande majorité des cas, les gens s'en sortent. Mais surtout, avec cet ouvrage, je souhaite la faire accepter en tant que maladie dans une société qui s'est modernisée. La dépression est un revers de l'évolution de notre société. Et dans la dépression, il n'y a pas de clivages sociaux. La dépression, c'est une maladie et ça s'attrape.

Certains ne manqueront pas de vous reprocher des personnages très, trop caricaturaux...

Je commence toujours mes textes par un synopsis qui, au final, ne restera pas. Je voulais une relation fusionnelle entre un père et son fils - ça, je l'ai gardée. Il y a Paul le père - il est "nègre", il n'a aucune ambition

littéraire, ça me plaît assez. La mère est une femme ambitieuse, son travail l'a menée en Australie - elle croit être une femme qui assume tout, ce qui est faux: elle a privilégié son travail par rapport à tout le reste, son mari, son fils... Il y a aussi Lily, la petite fille autiste. Elle est surdouée, avec elle je peux faire passer des infos sur la maladie. S'il n'y a pas Lily, qui va expliquer à Simon la dépression de son père? Ce petit Simon, il a peur de tout, il est enfant unique, il s'invente des jeux. Il convoque ses rêves. Mais là, ce peut être un jeu dangereux...

Au pays des kangourous, de Gilles Paris. Don Quichotte édit.



«La dépression, c'est comme un tremplin: il faut savoir l'utiliser. Elle peut aider à mieux savoir qui on est.»

Jean Portante à l'honneur



Le prix international de littérature francophone Benjamin-Fondane vient d'être décerné au poète luxembourgeois Jean Portante. Cette récompense a été créée en 2006 par l'Institut culturel roumain à Paris en collaboration avec Le Printemps des poètes et la société d'études Benjamin-Fondane, en mémoire à ce grand poète, essayiste et philosophe d'origine roumaine (1898-1944), mort à Auschwitz, dont l'œuvre principale, marquée par la pensée existentielle, a été écrite en français.

Le prix est accordé annuellement à un écrivain d'une origine autre que française, mais qui écrit en français. Il est décerné pour un ou plusieurs livres (poésie et/ou essai) publiés en français, parus durant les cinq dernières années, quel que soit leur lieu d'édition. Jean Portante recevra ce prix le 23 mars prochain. L'année dernière, c'est le Marocain Abdellatif Laâbi qui a été primé.

Ode à Berlin

Jean-Yves Cendrey offre une traversée hypnotique de la capitale allemande.

Une phrase au cœur du livre - «on expérimentait des sentiments inconnus de soi jusqu'alors, très bas et très confortables» - pour résumer l'art et la manière de Jean-Yves Cendrey. À 54 ans, il publie là son vingtième roman: *Mélancolie vandale. Roman rose*. Pour décor, une fois encore, Berlin. Avec sa femme - l'auteur Marie N'Diaye - et leurs deux enfants, Cendrey y vit depuis 2007. Mais depuis quelque temps déjà, la ville l'inspire. En 1994, il avait écrit un rageur *Oublier Berlin*, pour dire une ville habitée par de vieux démons avec «têtes de skinhead». En 2009, c'était l'enthousiasmant *Honecker 21* et maintenant, nouveau chapitre de son ode, *Mélancolie vandale. Roman rose*.

Là, on est loin du Berlin «bobob-



Jean-Yves Cendrey.

techno-branché». L'écrivain emmène en effet son lecteur au plus près de la «vraie vie». On découvre ainsi Kornelia Sumpf. Née en 1957 (comme l'auteur), elle a grandi sous le régime communiste et aujourd'hui, elle est interprète à la prison de Moabit. Elle éprouve aussi de grandes difficultés à comprendre Viorica, sa fille adoptive. Et la voilà dans une traversée de la ville d'est en ouest. Une traversée hypnotique pour sûrement gommer des blessures du temps passé.

Flotte comme un air des *Ailes du désir* sur cette *Mélancolie vandale*, sur ce roman rose avec des personnages cabossés qui passent d'une page à l'autre non pas en ligne droite, mais tout en sinuosités. C'est tout l'art de Jean-Yves Cendrey: un style direct et déterminé pour laisser surgir la poésie, pour mieux montrer derrière ces personnages ordinaires un paysage, un décor. Il y a encore et toujours une bonne dose d'humour, d'ironie, et de nombreuses références à Alfred Döblin et à sa chère Alexanderplatz, aujourd'hui couverte de «nouveaux sanctuaires de la dilapidation»...

S. B.

Mélancolie vandale. Roman rose, de Jean-Yves Cendrey. Actes Sud.

Eco, revu et corrigé

À 80 ans, l'Italien propose, aujourd'hui, une version simplifiée du *Nom de la rose*.

Les polémiques du moment! Oui, arrive cette semaine la VF du roman culte d'Umberto Eco, paru en 1983, *Le Nom de la rose*. L'écrivain-philosophe italien a revisité son texte et propose une version qu'il qualifie lui-même de «simplifiée». Il précise: «Il s'agit de variations faites non tant au profit du lecteur qu'à mon profit de relecteur, pour que je me sente stylistiquement plus à l'aise.»

Donc, on reprend, *Le Nom de la rose*, c'est un roman policier en 1327 avec une enquête dans un lieu voué au silence et à la prière: une abbaye bénédictine située entre Provence et Ligurie. Un moine est assassiné. Débarque l'ex-inquisiteur Guillaume de Baskerville, l'abbé lui demande de résoudre l'énigme. Le roman est concentré sur sept jours (une mort violente par jour) dans l'enceinte de l'abbaye.

Dans cette version revue et corrigée, l'écrivain a veillé à effacer répétitions et adjectifs. Ou encore quelques erreurs de traduction. Et il a aussi modifié quelques passages en latin qui imposaient l'usage d'un dictionnaire et gênaient la fluidité du récit. Cela vaut-il donc une polémique? Des cris d'effroi de certains «marquis» de la chose littéraire qui,



Umberto Eco.

à l'exemple de l'un d'entre eux, lâchent leur fiel: «Eco se serait-il cyniquement convaincu que les jeunes générations du début du XXI^e siècle largement numérisées sont déjà moins cultivées que les précédentes au point de leur proposer un *Nom de la rose* pour les nuls?»

Se pose alors la question: dès l'instant où il a été imprimé et publié, un texte est-il figé à jamais? Ne peut-il pas tenir compte de l'époque, de la technologie ambiante? Faut-il voir, pour l'auteur et son éditeur, seulement un intérêt financier quand il revoit et corrige son texte? Au lecteur de trancher...

S. B.

Le Nom de la rose, d'Umberto Eco. Grasset.